

asbl
Avenue Reine Astrid, 77b
4900 Spa

L'asbl *Histoire et Archéologie spadoises* assure la gestion des Musées de la Ville d'eaux.

Les Musées de la Ville d'eaux sont accessibles de 14 à 18 h, tous les jours de début mars à la mi-novembre.

Ouverture pour les groupes sur demande préalable

Le prix d'entrée est de 4 € pour les personnes individuelles, 3 € pour les groupes, et 1€ pour les enfants.

Les membres de l'asbl, leur conjoint et leurs enfants de moins de 15 ans ont la gratuité.

La revue *Histoire et Archéologie spadoises* est un trimestriel qui paraît en mars, juin, septembre et décembre.

La cotisation annuelle est de 15 € (n° de compte: BE24 3480 1090 9938 -BIC: BBRUBEBB). Les anciens numéros sont disponibles au prix de 3,75 € au comptoir du musée ou au prix de 5 € par envoi postal.

! A vos agendas 2014 !

*Dédicace officielle des ponts des promenades historiques
15 juin 2014*

Illustration de couverture

Marcel Nizet (1897-1963), gouache sur papier à dessin (coll. Musée de la Ville d'eaux).

Juin 2014
40^{ème} année

Éditeur responsable: Mme Juliette Collard
57 Boulevard Renier

4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Les colonnes « Morris » (Coll. privée)

**BULLETIN N°158
Sommaire**

Le musée endeuillé par Annick et Marie-Christine	50
Les paysagistes du 20^{ème} siècle à Spa (Discours) par J. Toussaint et M-C Schils	52
Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la préparation de l'exposition 2014 par Marie-Christine Schils	56
Luce Binot par Monique Poncelet	61
Les colonnes « Morris » par Monique Caro-Harion	67
Quelques anecdotes concernant le peintre René Toussaint vécues par son fils par Jean Toussaint	74
Quand des éventails se déploient et s'attardent à ma table ! par Bernadette Camus-Marique	87
Spa Ville Lumière 1967 par Monique Poncelet	96



Le musée endeuillé

Lorsqu'elle a fermé la porte du musée ce jeudi 10 avril, « notre » Evelyne ne se doutait pas qu'elle n'y reviendrait jamais. Pas plus que nous n'étions conscientes de la voir pour la dernière fois.

A une époque où il est fréquent que les personnes dépérissent lentement, le décès inopiné d'un proche est assez choquant. Il nous a fallu plusieurs jours pour réaliser que cette collègue réservée et attentive nous avait quittés sans bruit, discrètement comme à son habitude. Alors que certains symptômes avant-coureurs la dérangent quotidiennement, elle ne s'était pas plainte, préférant penser que « cela allait passer ».

Fort attachée à Spa, où elle était née le 16 juillet 1952, Evelyne Dufrasne était passionnée par son travail au musée. Entrée en service en 2004, elle avait au fil des ans accumulé les « casquettes »: accueillante sous contrat, puis guide pour les groupes francophones et enfin bénévole. Ayant fait des études artistiques, elle était particulièrement douée de ses mains. Entoilage, dépoussiérage de pièces fragiles, travaux minutieux, tout ce qui demandait patience et doigté passait par les mains d'Evelyne. Vous la verrez d'ailleurs à l'œuvre quelques pages plus loin¹.

Sa force tranquille était particulièrement appréciée lors des montages d'expositions. Lorsque le stress gagnait tout le monde, Evelyne restait zen, se moquant gentiment de ceux et celles qui tournaient bourrique, à commencer par la conservatrice. Elle était également redoutable pour dénicher les erreurs, que ce soit dans les catalogues, l'aménagement des vitrines ou... le livre de caisse !

Son amour pour les « vieilles choses » l'avait naturellement amenée à collectionner certains objets. C'est ainsi qu'en 2012, pour l'exposition « Les Modes et Spa », elle nous avait prêté une vingtaine de sacs à main, minaudières et réticules qui avaient été fort appréciés par le public. Cette collection témoigne aussi d'une autre facette de la personnalité d'Evelyne. A y repenser, un mot nous revient pour la décrire : pimpante ! Elle avait un don pour s'arranger, comme on dit chez nous. Il faut dire qu'elle avait travaillé de nombreuses années dans un magasin de vêtements situé place Verte.

Elle avait également mis ses aptitudes au service du Musée de la Lessive. Elle fut un des piliers de l'équipe de Pol Jehin et figure d'ailleurs toujours dans l'une des salles de ce musée puisque, comme c'est le cas pour quatre autres bénévoles, son visage reproduit en cire, est fixé sur le mannequin d'une des *bouweresses*. Par la suite, son déménagement à Liège l'avait forcée à limiter ses activités spadoises, l'obligeant à privilégier son travail au Musée de la Ville d'eaux.

Alors Evelyne, merci pour tout ce que tu as fait pour le musée et merci pour ce que tu as été pour nous.

Annick et Marie

¹ Voir l'article *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur ...la préparation de l'exposition 2014*, p. 8.



Les paysagistes du 20^{ème} siècle à Spa

L'exposition que le Musée de la Ville d'eaux inaugure aujourd'hui « Les paysagistes du 20^{ème} siècle à Spa » aurait normalement dû avoir lieu l'an passé.

L'actualité, si j'ose dire, en parlant du 250^{ème} anniversaire, que nous avons un peu oublié, de l'ouverture en 1763 de la première salle de jeu officielle à Spa en a décidé autrement. Elle a ainsi permis à notre conservatrice de présenter en 2013 une remarquable exposition sur « 250 ans de jeu à Spa ».

La ville n'ayant pas connu d'événement significatif en 1914, nous n'avions pas de raison particulière de commémorer cette année le début de la Grande Guerre, d'autant que nous avons, dès à présent, de grands projets pour 2018 : le centenaire de la présence à Spa du Grand Quartier Général de Guillaume II et de l'abdication de celui-ci en novembre.

Revenons à notre exposition. Celle-ci conclura, en fait, un cycle consacré aux « illustrations spadoises », comme on disait naguère. Celui-ci a commencé en 2001 avec les peintres du 19^{ème} siècle. Il a été suivi de deux expositions d'affiches, affiches antérieures à 1914 en 2004, de 1918 à nos jours en 2011 encadrant une exposition de gravures représentant Spa du milieu du 16^{ème} siècle à la B.D. contemporaine en 2010.

Marie-Christine Schils, notre conservatrice, qui a monté l'exposition, vous en dira plus tout à l'heure sur ses contenus, car vous ne ferez pas qu'y voir des tableaux. Mais, je vous laisse la surprise.



*« Chapelle Saint-Thibaut » par Daniel Bourdouxhe
Photographie M. Noé (Coll. Musée de la Ville d'eaux)*



*« Paysage » par Edmond Xhrouet
Photographie M. Noé (Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

Dans le prolongement de l'exposition, nous avons voulu cette année sortir du musée, vers nos fontaines et nos sous-bois, pour honorer la mémoire des peintres dont nous présentons les œuvres en donnant le nom de certains d'entre eux à la dizaine de ponts enjambant les ruisseaux de la Promenade d'Orléans et de la Promenade des Artistes. Nous n'avons pas repris la Promenade Meyerbeer, la plupart des ponts et escaliers de celle-ci portent déjà des noms inspirés des œuvres du compositeur familial de Spa, dont on célèbre cette année le 150^{ème} anniversaire de la mort.

La dédicace officielle de ceux-ci, en collaboration avec la Ville de Spa et son Office du Tourisme, se fera le dimanche 15 juin à 15 heures au départ de la source de la Sauvenière vers les ponts de la Promenade d'Orléans d'abord, puis de la route des Fontaines en descendant la Promenade des Artistes.

Un bus sera prévu pour rejoindre les différents sites. Ces dédicaces se feront opportunément dans le cadre du réaménagement par la Ville de Spa de plusieurs promenades spadoises, exemples de ce « paysage thérapeutique » cher aux Anglais, élément complémentaire de la cure thermale, déjà conseillé aux bobelins du 18^{ème} siècle par Jean Philippe de Limbourg.

Jean Toussaint

Mesdames et Messieurs,

Il y a un an, nous fêtions ensemble le quart de millénaire des jeux de hasard à Spa. Depuis, quatre saisons ont passé et nous voici à nouveau réunis pour inaugurer une exposition radicalement différente. Constatons en passant la diversité des sujets que permet la richesse de notre patrimoine communal.

Aujourd'hui, les collections du musée comptent un peu plus de 700 tableaux. C'est dans ce stock que nous avons puisé la septantaine d'œuvres présentées dans cette exposition et, cela, en appliquant différents critères de sélection.

Premièrement, nous avons préféré travailler sur fonds propre, si je puis dire. Les œuvres appartiennent toutes au musée, sauf les trois tableaux signés René Toussaint. En effet, son fils, qui est aussi notre président, a dégarni son intérieur pour nous les prêter le temps de l'exposition. C'est en quelque sorte un avant-goût de l'héritage qu'il compte laisser au musée. Mais, rassure-toi Jean, nous ne sommes pas pressés !

Cette exposition est aussi un hommage posthume aux artistes puisque le deuxième critère retenu est de n'exposer que des peintres décédés. On ne peut pas avoir toutes les chances : être à la fois toujours en vie et figurer dans une exposition au Musée de la Ville d'eaux ! Certains Spadois seront déçus de ne pas y trouver des signatures attendues, mais c'est un choix que j'assume pleinement.

Le troisième critère, c'est la qualité esthétique et l'état des pièces sélectionnées. La préparation de l'exposition nous a d'ailleurs donné l'occasion de nous initier à la restauration de tableaux. Sur base volontaire – ou presque – quatre personnes ont dépoussiéré et nettoyé une vingtaine de tableaux sous la direction vigilante de Madame Audrey Jeghers, restauratrice professionnelle.

Au risque de me répéter, permettez-moi d'insister sur le fait que cette exposition n'est pas une rétrospective exhaustive de la peinture du 20^e siècle à Spa. Cinquante peintres sont représentés ici alors que la liste initiale comptait 150 artistes potentiels. C'est vous dire... mais force est de constater qu'il y a des lacunes dans les collections communales, que certains peintres – parfois excellents – sont toujours bien vivants et que certaines pièces étaient « immontrables ».

Nous espérons que, comme les membres de notre équipe, vous allez être séduits par cette production locale. Certes il y a peu de chefs-d'œuvre, pourtant ... que de charme et que de talent !

Contrairement au parcours chronologique de 2001, nous avons opté pour une présentation des paysages par thèmes, d'une part, et par techniques picturales, d'autre part. Mais l'originalité de l'exposition, ce que nous n'avions encore jamais fait jusqu'à présent, c'est un parcours multi sensoriel : la vue, bien sûr, mais aussi le toucher, l'odorat, le goût et l'ouïe seront stimulés. Pour cette dernière, il faudra revenir car cela m'étonnerait beaucoup que vous puissiez entendre quoi que ce soit, aujourd'hui, dans le brouhaha du vernissage.



*« Village de Polleur » par José Durbut
Photographie M. Noé (Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

C'est devenu une tradition que de vous parler du travail des bénévoles mais, cette fois, je voudrais mettre à l'honneur la jeune génération. Ils sont sept dont la moyenne d'âge est 22 ans. Oui, vous avez bien entendu, sept jeunes de 19 à 25 ans nous aident, assez régulièrement, pour des tâches allant du déplacement des collections jusqu'à la communication. Merci donc à Coline, Florent, Jérémy, Maxime, Nathan, et aux deux Romain.

Merci à Albert Moxhet, critique d'art, mais surtout ami de notre maison comme l'était Anne Liégeois, sa défunte épouse. Albert a accepté d'écrire l'introduction de notre catalogue visiteurs. A la fois érudite et plaisante, cette introduction lui ressemble.

Deux autres personnes nous ont aussi aidés de manière indirecte mais efficace: en 2006, Monsieur Louis Pironet a offert au musée une série de tableaux de peintres spadois dont il avait fait un descriptif précis incluant des éléments biographiques qui nous ont aidés ; il y a aussi Monsieur Georges Heuze, dont le site Spa-Histoire m'a été d'un grand secours.

Nous allons maintenant nous rendre dans l'aile centrale où vous attendent non seulement les œuvres des paysagistes mais aussi la paire de chandeliers du 17^e siècle achetée à Paris et déposée chez nous par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ils se trouvent dans la première vitrine au rez-de-chaussée et, comme aurait dit le guide Michelin, « cela vaut le détour ».

Je vous remercie.

Marie-Christine Schils

***Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur ...
la préparation de l'exposition 2014***

Rangement des tables de jeu dans les réserves du 2^{ème} étage (entre autres...), soit une soirée à 9 personnes dont 4 jeunes fort motivés...



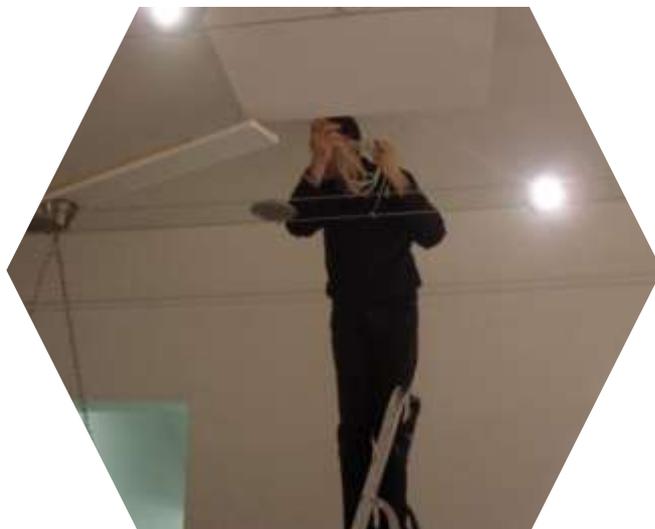
Photographie des 700 (et quelques...) tableaux du musée, soit 10 matinées à 3 personnes pas toujours très sérieuses...



Dépoussiérage des cadres et nettoyage des tableaux sélectionnés, soit 2 journées à 5 personnes très attentives aux consignes données par Audrey, une restauratrice professionnelle.



Mise en place et scénographie, soit 15 jours avec une moyenne de 3 personnes par jour qui possèdent des compétences aussi différentes que complémentaires.



Jour J, soit 119 personnes réunies pour le vernissage par un beau jour de printemps précoce.



Animation autour des Paysagistes

Notre exposition temporaire, *Les Paysagistes du 20^e siècle à Spa*, nous permet de proposer des animations colorées et remplies d'imagination !

DES FORMES, DES COULEURS, DES MOTS !

Cette animation est adaptée à des publics très diversifiés.

Les enfants du primaire sont invités à explorer l'art pictural et, nous leur expliquons l'évolution de la peinture depuis les Impressionnistes et les grands changements qui ont suivis. Nous leur proposons, surtout, de regarder les tableaux de manière différente, en leur permettant de s'exprimer et de laisser « parler » leurs émotions.

Avec les petits de Maternelle, nous souhaitons voyager au cœur des images et de nos divers sens, la vue, bien sûr, l'ouïe, le toucher...une suite de petits jeux les y aideront !

Nous accueillons également un public plus fragilisé et, comme pour les enfants, nous emmenons nos visiteurs vers une découverte des œuvres, des 5 sens, avec les boîtes tactiles et les cloches à senteurs mais sans oublier les émotions avec un choix d'adjectifs, fleuri, effrayant, paisible,...afin de laisser s'exprimer les sensations et les perceptions.

Le choix de ces animations illustre notre philosophie...l'art, quel qu'il soit, peut nous faire du bien, nous rendre plus heureux, nous rendre plus « riches ». Nous en sommes convaincus et, grâce à cette exposition et ces activités, nous entendons bien vous le prouver !

L'animation dure de 1h à 1H30.

Comme à chaque fois, n'hésitez pas à en parler autour de vous....Merci !



Annick Jean, animatrice

Luce Binot

Poésie, mots choisis et beauté des textes



Luce Binot²

Aînée d'une fratrie de trois enfants, Luce Binot est née en 1926. Elle était la petite-fille d'une admirable grand-mère conteuse d'histoires du côté paternel et d'un grand-père poète wallon du côté maternel.

Ce grand-père, les Spadois s'en souviennent, il s'appelait Gérard Borckmans (1867-1951). Poète wallon, il publia de très nombreux recueils de poésie dont « Brouwerie » en 1901 et « Fleurs des Fagnes » en 1913. Il fonda et dirigea pendant plusieurs années avant la Première Guerre Mondiale le journal wallon spadois « Lu Mohon ». Avec l'aide de son ami Lambert Hanrion, Borckmans créa aussi pendant la Première Guerre Mondiale « la soupe populaire » pour tous. La ville de Spa lui consacra une promenade. Celle-ci débute dans la promenade Foch et se déroule tout au long de la « montagne » pour aboutir au « Champignon ».

Nul doute que ce grand-père poète donna à Luce le goût de la lecture et de l'écriture.

² Photographie extraite du quatrième de couverture *Mon Ardenne : saison et souvenirs* paru aux Editions Jean Petitpas en 1993.

La famille de Luce était installée à Spa : sa mère Lucie Borckmans enseignait l'éducation physique à l'Ecole Moyenne pour filles à Spa et son père Emile Binot fit carrière dans l'hôtellerie principalement à l'hôtel d'Annette et Lubin. Il était originaire de Malmédy et avait bénéficié d'une formation professionnelle à Aix-la-Chapelle. Il parlait trois langues et avait des notions précises de diététique. Luce vécut une enfance heureuse, à l'écart de la ville. Courir dans les bois de Spa était un de ses grands plaisirs. Elle pouvait y découvrir une nature riche, une faune et une flore toujours renouvelées au fil des saisons. Toute jeune, elle fit découvrir à son frère et à sa sœur le monde des livres et le plaisir, sans cesse ravivé, de la lecture. Elle vécut à la campagne regardant les gens, les bêtes les plantes avec des yeux innocents, tolérante et lucide.

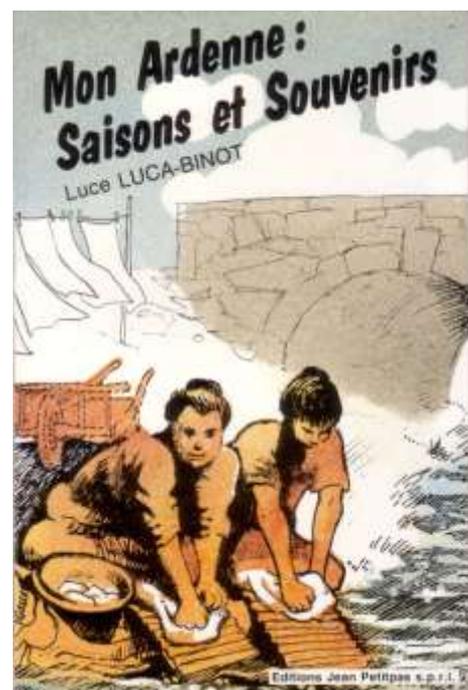
De brillantes études à l'école normale de Verviers, la menèrent tout naturellement à décrocher une licence en philologie romane à l'université de Liège. Son diplôme en poche, elle entra au lycée de Seraing en tant que professeur de français et y fit pratiquement toute sa carrière. Plus tard, elle obtint le titre de professeur de Lettres émérite de l'Athénée royal de Seraing. Très attachée à son lycée, elle était présente pour fêter le centenaire de celui-ci.

Durant les années 1960/1970, elle entra en contact avec une société de Liège appelée Quetzalcóatl. Sa participation à des concours de poésie lui valut certains prix qui lui permirent de publier quelques-uns de ses poèmes. Elle fit la connaissance de François Luca, poète également, avec lequel elle convola en justes noces. Le couple n'eut pas de descendance.

Luce vécut les dernières années de sa vie à Comblain-au-Pont et mourut à Spa en 2013 entourée de l'affection de sa sœur Odette et de sa proche famille.

Des chroniques, intitulées « Au fil des jours et des saisons » parurent dans les journaux du groupe Petitpas « Ourthe-Amblève » de décembre 1983 à août 1992.

Ces chroniques furent, pour la plupart, rassemblées et éditées dans un volume ayant pour titre « Mon Ardenne : Saisons et Souvenirs » aux Editions Jean Petitpas SPRL dépôt légal n°1993/2229/1.



Dans ces chroniques, la ronde des saisons fut une intarissable source de thèmes variés :

« Il n'y a pas d'hiver ! » disent les vieilles gens. En cette année, en effet, où est passée la saison « mauvaise ? Nulle main de givre sur nos carreaux n'a brodé les fêtes de décembre de ses fleurs « dialypétales. Les luges se sont rouillées dans les buanderies. On n'a pas vu dans la cour de « l'école les longues patinoires briller d'un éclat noir au crépuscule de quatre heures, tandis que « s'élancent dans un ciel glacé, parmi les cris de mouettes des enfants, les boules de neige.

« C'est en vain, que les haies de symphorine aux quatre coins de notre village ont gonflé leurs fruits « de pulpes sphériques et neigeuses, comme pour nous faire illusion »

« En avril, n'ôte pas un fil... » Mais, grand Dieu, nous n'en avons guère envie ! Chaque matin, les « couteaux d'une froide lumière déchirent le ciel d'où s'échappe, avec des grisailles, le spectre « pétrifiant de la gelée. Sous son étreinte, les arbres de fer se raidissent, les buissons se hérissent « comme des chats. Parfois même la neige a couvert nos jardins de sa fourrure dérisoire.

« Qu'elle se mette à fondre, et voici, revenue au jour, la jonquille effarée, refermant à triple tour le « bastion minuscule et longiforme de son bourgeon floral, et l'on voit la feuille inquiète de la tulipe « vérifier, à la hâte les circuits ancestraux de sa programmation. Non, dit-elle, je ne me suis pas « trompée, c'est le moment !

« L'orage : Le silence ? Non mais une sorte de torpeur, une pesanteur de toute chose. Un « écrasement. Et, par-dessus les campagnes moites, l'été, comme un chien gris, une bête velue, un « souffle ardent. Plus d'oiseaux : les bois de taisent. Tout à coup, c'est comme une bouffée qui « monte des jardins, une odeur d'herbe et de fleurs. Et voici qu'au loin, roucoulent des colombes... « Le ciel, comme un ventre, gronde, trahissant son malaise : il tonne.. Mais quelle est cette « rumeur ? « Multiple, serrée, verticale, proférant dans l'espace un véhément discours dont aussitôt « nées se perdent les confuses paroles, c'est la pluie. Magicienne elle compose le charme humide « qui rendra son calme à l'atmosphère bouleversée. Et quand elle tombe ainsi dans une odeur « d'ozone, le dieu de l'orage débande son arc...

« Bientôt voici l'embellie. Un paysage en taille- douce peu à peu se dégage de ses voiles d'eau....

« Un golfe d'azur pâle s'étire entre des nuages de nacre. On voit briller les jardins, les roses rafraîchies, les gazons reverdis par l'averse...

« Printemps: au jardin ;

« C'est le lilas qui donne le signal : Un jour que vous passiez par-là, d'invisibles mains vous « saisissent... Mais comment dire, ami lecteur, le parfum du lilas, cet appel mauve, tendre et « nocturne et

qui n'appartient qu'à lui ? Plus essentielle que les fleurs dont le chatoyant velours des « grappes d'abord violettes se dégrade en tons de bleu et de rose ou qui sont blanches ...leur odeur « s'accorde si bien aux premières chaleurs, aux premières langueurs printanières, à la jeune herbe, « aux matins de soleil sur les poulaillers caquetants, que le bonheur lui-même semble émaner de « leurs entonnoirs festonnés de pétales...

« Presque aussitôt fleurit le seringat, disposant ses corolles épanouies en grappes lâches, sans « doute pour qu'on puisse humer mieux à son aise, une senteur plus orientale peut-être, plus épicée, « dont le secret semble l'apanage de ses grands pétales blancs et du disque orange de ses « étamines.

« ...A nos pieds enfin les pivoines gonflent leurs bonnes grosses joues paysannes fraîches et « sanguines, nous donnant envie de les mordre un peu, parce qu'elles sentent la pomme, tandis que « nous plongeons le nez dans leur corolles soyeuses...

« Juillet : Après la chaleur de la journée, voici l'heure la plus exquise de juillet : celle de la « douceur vespérale. Le soleil à son coucher convoque ses courtisans- nous autres ! - et nous « sortons de nos demeure où séjourne encore l'odeur de l'été. Ciel rose criblé d'hirondelles trissant « pour la fête du soir. Chaises de jardin groupées sous les feuillages qui noircissent et soupirent. « Parlotes autour d'un verre d'orangeade. Chats allongés sur les murets, sur la pierre bleue des « seuils. Et le parfum du tilleul qui se répand dans l'air comme une vague allusion de « bonheur...

« Oui, mais s'il pleut ? Si, contrairement à cette longue hypothèse, il pleut, adressez-vous à saint « Victor (pluie à la saint Victor ne fait pas de l'or) ; demandez des comptes à sainte « Marie- Madeleine ((s'il pleut à la Madeleine, il pleuvra durant six semaines) ; cherchez querelle « à sainte Anne (s'il pleut à la sainte Anne, il pleut un mois et une semaine)

« Octobre: Dans la cour de l'école, un vieux marronnier lâche une feuille. Mordorée elle parle « encore de l'été un peu de vert aux nervures...

« Aux quatre coins du village, tout arbre lance un appel de couleur. Ici fusent des cris de cuivre, là « un buisson s'enflamme, là encore ce feuillage rougit, en proie au coup de sang.

« Voici le tilleul, couleur de tisane, fidèle avec le jaune lumineux de son automne, à la suavité de « ses fleurs ...

« ...Avec ses baies d'un rouge appétissant, l'aubépine réserve pourtant son festin à de petits affamés « couverts de plumes, mésanges et rouges-gorges, sympathiques clochards du ciel...

Et ainsi, tout au long de ces chroniques, défilent devant nos yeux, les beautés éphémères des saisons décrites avec grand talent dans une prose parfaite.

Luce n'était pas seulement philologue, musicienne, botaniste, aquarelliste, mais elle était avant tout poète et femme de cœur, têtue, secrète, ardente et généreuse ainsi que l'est toute Ardennaise.

Infatigable littéraire à l'imagination sans borne, elle composa nombre de poèmes édités :

- Chez Quetzalcóatl pour « Trois Renards » en 1976
- Dans «La collection Libre » chez Prométhée elle publia :
 - « Drosera » en 1974
 - « Mémoire des Villes » en 1975
 - « La vie intérieure » en 1976
- Aux éditions Saint-Germain-des-Prés :
 - « Poèmes pour un bestiaire » en 1973
- Chez Henri Fagne (Espaces) :
 - « Couleurs du temps » en 1973
- Aux éditions de la Grisière ; imprimerie Saint-Germain-des-Prés :
 - « A voix basse » en 1970
- Une édition hors commerce chez A. Bassac vers les bouvants 1974
 - « Paroles pour un herbier »
- Aux éditions « Temps Mêlés » de Verviers
 - « La Brunelle » illustrée par André Wilkin³(1)

L'illustration de la page de couverture « la Brunelle » due au talent de André Wilkin, représente la dite brunelle.

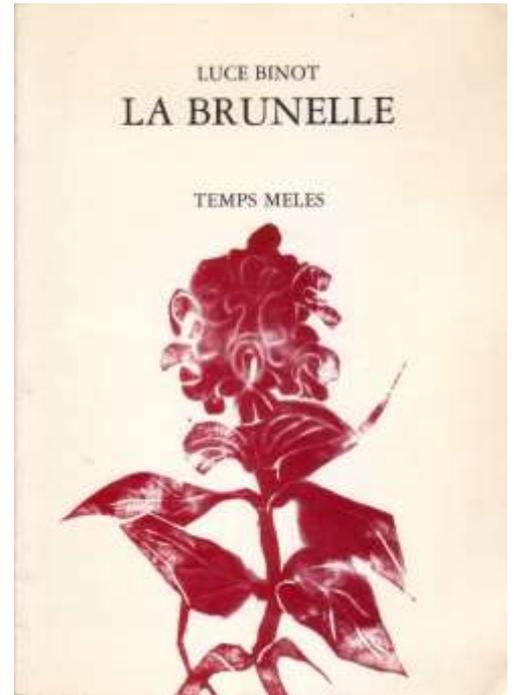
Luce Binot, passionnée de botanique avait une grande connaissance de la flore de nos forêts et de nos champs dont elle aimait les plus humbles. Elle les a chantées dans ses poèmes dont voici un extrait de :

La Brunelle :

³ La brunelle commune (*prunella vulgaris*) est une plante herbacée vivace de la famille des lamiacées. C'est une plante cosmopolite héliophile qui se plaît en bordure de route, de bois et dans les prés. Sa floraison a lieu de juin à septembre. La différence entre le nom commun et le nom scientifique de cette plante prête à caution. Son nom latin *prunella* évoque la couleur bleu violacé de ses corolles, qui ressemble à celles des prunes. Son nom français *brunelle* pourrait, lui, dériver de la couleur brune des calices de ses fleurs. Selon une autre hypothèse, il proviendrait de l'allemand « *bräune* » car la brunelle entrait dans la composition de gargarismes contre les maux de gorge au XVI^e siècle.

« ... et j'allais demandant si l'on avait vu les cornes de la brunelle »

« Mai où, mais comment chercher
 « la douce, la velue, la petite chèvre ?
 « C'était quand on a des joues de prune
 « mouillées encore un peu d'ignorantes larmes
 « J'allais, l'antenne fourchue des sources aux mains
 « à l'odeur de la terre mon âme encore mêlée
 « avec le bolet rude et les songes des racines
 « C'était un temps, de lune, de lenteur verte
 « un temps de lyre et de lucarne
 « Les bruns chevaux du soir bougeaient dans les taillis
 « De grands châteaux de pluie laissaient tomber leurs vitres
 « avec des perrons d'herbe sous des balustrades blanches
 « Moi je regardais, je demandais à l'ortie
 « aux oursins des châtaignes, à la cruche du merisier
 « J'étais un peu trop petite pour les fougères
 « Aurais-je aux bouches bilabiées
 « pu déchirer mes lèvres sans paroles ?
 « O pleine mesure de matin dans des tasses en pétales !
 « O grappes d'étang palpitant sous les saules !
 « Brunelle, sauvage enfant de l'amour sans visage
 « tu est restée bifide, inconnue sous les feuilles
 « dédaignant de percer avec ta lance ovale
 « la chimérique et mince bulle de mes pensées
 « Non, je n'ai pas vu ciller ton œil
 « ni reçu ton coup de corne, licorne
 « C'était trop tôt, c'était trop tard
 « tu n'habitais pas mon île de tilleuls...



Voici résumées en quelques pages la vie et l'œuvre d'une Spadoise modeste mais ô combien talentueuse et attachante. Je remercie chaleureusement Madame Odette Binot qui m'a permis de mieux connaître sa sœur en me brossant un bref tableau de sa vie et en me donnant la possibilité de lire ses ouvrages.

Monique Poncelet

Les colonnes « Morris »

Ce nom de "Morris" donné à ces édicules publics en forme de colonne, est tout simplement celui de leur premier concessionnaire parisien. Leur création date du début du 20^{ème} siècle, à Paris.

Très vite, de nombreuses grandes villes à travers l'Europe trouvant l'idée bonne, imitèrent la ville lumière. C'est ainsi que l'on retrouve encore aujourd'hui dans certaines villes du vieux continent, et même bien au-delà, toutes sortes de jolies colonnes qui font partie intégrante du patrimoine urbain. Certaines sont peintes de couleurs vives, d'autres éclairées la nuit, ou encore construites avec un grand auvent pour se protéger des intempéries.

Quant aux colonnes spadoises qui nous intéressent, selon les cartes-vues, les rares écrits et la mémoire collective, on peut dire qu'on en trouvait dans douze endroits de la ville, plusieurs construites avant la guerre de 14-18 et d'autres un peu plus tard, mais impossible de citer la date exacte.

Il n'en reste donc plus que deux : celle de la Place Verte et l'autre avenue Reine Astrid sur le terre-plein à gauche de l'entrée du garage de l'immeuble de la Résidence Duchesse d'Orléans (elle a perdu sa partie supérieure)



*Les colonnes Morris, place Verte et avenue Reine Astrid
(mai 2014) – photographies Marc Joseph*



Au rayon des disparues, on peut citer :

- Une se trouvait à la gare, à la sortie des voyageurs



Coll. Musée de la Ville d'eaux

- Une autre au bas de la rue de la Gare, à gauche près de la maison du coin où il y avait une grande verrière (actuel building)



Coll. privée

- Une rue Alphonse Jacques, à droite, sur l'ancien terre-plein, en face de la Chapelle Leloup.
- Une Boulevard Chapman (tronçon vers Waux-Hall) près de la villa du Tri-Renard.
- Une Boulevard des Anglais, en face de la rue du Jeu de paume.



Coll. privée

- Rue Chelui, à droite, juste derrière où se trouvait l'ancien pont du chemin de fer
- Il se pourrait que certaines d'entre elles aient été changées d'emplacement, comme par exemple : celles du Jardin des Roses (Place du Monument) et/ou de l'Avenue Reine Astrid au début du promenoir entre la banque et la pharmacie, mais ce n'est pas prouvé, ce sont les cartes-vues différentes qui le laissent à penser).



Le jardin des Roses - Spa – août 1917 (Coll. Musée de la Ville d'eaux)



Coll. privée

La seule colonne qui se différenciait des autres se situait au coin de la rue du Marché et de la Place Pierre-le-Grand. En effet, les ouvriers du service des Travaux de la Ville, en avaient fait une grande armoire de rangement pour leurs outils (car, bien entendu, l'intérieur de toutes ces colonnes était creux).



Coll. privée

Cette colonne bien particulière eut pendant de longues années comme voisin immédiat, un autre édicule mais qui n'était pas une colonne Morris; bâti juste au milieu de la place Pierre-le-Grand, c'était l'abri circulaire en maçonnerie, muni d'un petit toit débordant et accessible par trois marches, où prenait place jadis, le policier chargé de régler la circulation du carrefour, en toute sécurité. Au fil des ans, à part les deux rescapées citées, elles ont disparu tour à tour, souvent démolies pour faire place à de nouvelles constructions ou peut-être parce qu'on a trouvé qu'elles étaient devenues ringardes. Qui sait? Il faut bien avouer qu'elles n'ont jamais été très jolies, mais elles ont pourtant été toutes pendant très longtemps, des endroits d'affichages bien utiles complémentaires aux panneaux publics qui, à une certaine époque et surtout pendant les guerres, étaient vite saturés de placards en tous genres.

Monique Caro-Harion



L'abri du policier, place Pierre-le-Grand (Coll. privée)

*La nouvelle colonne Morris
installée rue Général Bertrand
à côté de l'office du tourisme de Spa.
(Photographie Marc Joseph)*

Dédicace officielle des ponts des promenades historiques

En cette année 2014 où les commémorations de la Grande guerre sont légion, l'exposition annuelle du Musée de la Ville d'eaux aborde un thème beaucoup plus léger, celui des paysagistes du 20^{ème} siècle à Spa.

A la fin du 19^{ème} siècle déjà, les membres de « Spa-Attractions », l'ancêtre de notre Office du Tourisme, dédiaient une partie des promenades qu'ils créaient à des peintres de leur époque, G. J. Crehay, H. Marcette, A. Fontaine, E. Delvaux et autres. A notre tour et plus modestement, nous allons honorer la mémoire des peintres dont nous présentons les œuvres en donnant le nom de certains d'entre eux aux ponts enjambant les ruisseaux de la Promenade d'Orléans et de la Promenade des Artistes, les ponts de la Promenade Meyerbeer ayant déjà, pour la plupart, des noms tirés des œuvres du compositeur.

Cette dédicace officielle aura lieu le dimanche 15 juin à 15 heures à la Source de la Sauvenière, au départ de la Promenade d'Orléans où 4 ponts seront dédiés.



47 SPA - Le pont Dagly
à l'entrée de la promenade des artistes

(Coll. Musée de la Ville d'eaux)



Promenade d'Orléans

Les personnes intéressées peuvent rejoindre la Source de la Sauvenière par leurs propres moyens ou avec le bus qui démarrera devant l'ancien établissement des Bains, place Royale, à 14h30.

Ce bus conduira ensuite les visiteurs par la route des Fontaines jusqu'à la Promenade des Artistes, qu'ils descendront, inaugurant les 6 ponts suivants jusqu'au « Gué des Artistes » où le bus les reconduira en ville.

Une bien belle promenade en perspective pour les amoureux de nature, de culture et de peinture !

Si vous désirez profiter du transport en commun, il faut impérativement réserver votre place au 087.77.44.86 (en matinée) ou par notre site internet www.spavillaroyale.be (formulaire en ligne pour nous contacter).

En marge de l'exposition Les paysagistes du 20^{ème} siècle à Spa

Quelques anecdotes concernant le peintre René Toussaint vécues par son fils

Lors de la préparation en bureau de l'exposition sur les peintres spadois, j'avais, à l'occasion, raconté l'une ou l'autre anecdote concernant mon père René Toussaint (1902-1971). Notre secrétaire, Marc Joseph, me suggéra alors d'en faire un article pour notre revue.

Je n'étais pas très chaud à cette idée, ne serait-ce que, par la force des choses, j'allais privilégier ainsi un des artistes exposés même si j'avais aussi l'occasion de parler d'autres peintres spadois.

Et notre secrétaire de me rappeler alors mes regrets, si souvent exprimés, de ce que des personnes comme le docteur Henrard, son frère Jean Henrard et, avant eux, Georges Jacob n'aient pas noté les anecdotes qu'ils racontaient parfois sur tel événement concernant la vie spadoise. Georges Jacob, par exemple, qui était du sérail, ses parents étaient propriétaires de la Brasserie de Munich, place Royale, actuellement Café de l'Europe, ayant même travaillé dans sa jeunesse à l'Hôtel Palace, aurait pu apporter le témoignage vécu de l'intérieur, qui nous manque cruellement sur l'industrie hôtelière à Spa à la fin de sa grande époque. Pour enfoncer le clou, il me rappela gentiment mon âge et le risque de voir une fois de plus un témoignage disparaître. Aussi je décidai de prendre la plume pour raconter quelques anecdotes, loin de tout panégyrique, concernant ce personnage haut en couleur, si j'ose dire, (parlant d'un peintre) qu'a été mon père.

Pour rappel, mes grands-parents, puis mes parents ont tenu la source de la Sauvenière pendant 60 ans, de 1911 (après le crime de 1909) jusqu'en 1971, année du décès de mon père. Mais, j'ai rarement vu celui-ci servir une consommation. Il détestait cela. C'est ma mère, en fait, qui s'occupait du service. Outre la peinture, qui allait devenir un second métier, il s'occupait de l'entretien extérieur de la source et des bâtiments d'habitation, de la partie ferme. La Sauvenière était alors, comme la Géronstère sa voisine à l'autre bout de la route des Fontaines, une véritable laiterie avec « veaux, vaches, cochons, couvées » comme aurait dit La Fontaine.

Avant la guerre, René Toussaint était une figure assez connue à Spa, pas tant pour ses talents de peintre, que par le fait que « radio-amateur » depuis les années 1920, il construisait lui-même ses propres appareils émetteurs, ce qui lui permettait de communiquer avec le monde entier. Il avait, en outre, créé *Radio Sauvenière*, une sorte de radio libre avant l'heure, laquelle diffusait de la musique, des chansons et des messages publicitaires locaux, destinés évidemment aux personnes qui possédaient déjà la T.S.F. (Téléphonie sans fil comme on disait alors).

Sans parler du prestige qu'avaient encore à l'époque les sources minérales avec le Tour des Fontaines en calèche attelée, le fait d'être un café restaurant isolé au milieu de la forêt y attirait hors saison une clientèle d'habitues : forestiers, chasseurs ouvriers communaux qui formaient parfois une assez joyeuse assemblée dans la cuisine de la Sauvenière. Mon enfance a été bercée à satiété de récits de ces temps heureux, que j'avais à peine connu, qui concernaient peu sa carrière de peintre.



René Toussaint (Coll. privée)

Aussi, les anecdotes qui vont suivre, datent-elles pour la plupart des années 40-50 et j'en ai souvent été le témoin, accompagnant alors mon père en fagne ou en forêt.

On voudra bien excuser le « je » tant haïssable souvent employé. Il m'eut été difficile de parler de moi à la troisième personne du singulier comme le général de Gaulle ou comme tel acteur des années 60.

Pour un peintre, la source de la Sauvenière était un endroit idéal, au milieu d'un sous-bois de grands arbres. Il pouvait ainsi peindre même de sa cuisine ou dans l'ancien parc de la source encore bien visible alors, avec la promenade Sangusko derrière le bâtiment, l'ancien théâtre de verdure en amont de celle-ci et le début de la promenade d'Orléans en aval.

La première anecdote, pas la moins étonnante, se situe dans la cour derrière la maison. Mon père peignait, comme souvent, les hêtres et les chênes sur le talus entourant celle-ci avec à l'arrière-plan la partie ferme et un hangar en bois et autour de lui les poules picorant en toute liberté.⁴



Coll. privée (Photographie Marc Joseph)

Tout à coup, gloussements et cris effrayés. Mon père palette et pinceaux en mains se retourne et voit à deux mètres de lui un rapace qui n'avait apparemment été gêné ni par la toile, ni par la présence humaine, s'élevant avec une poule entre ses serres. Les vociférations de mon père et aussi le poids de la poule lui firent lâcher sa proie. Mais celle-ci avait été tuée sur le coup.

Le lendemain, mon père installa le cadavre en retrait de cent mètres dans la forêt comme appât de deux pièges à renard. Le rapace revint et s'y fit prendre par une aile. En l'absence de mon père parti peindre en ma compagnie, c'est ma mère qui le découvrit et, pourtant la plus douce des femmes, réussit à tuer la bête à coups de barre de fer. C'était un bel oiseau, de plus d'un mètre d'envergure, non pas une buse comme nous le croyions, mais un autour des palombes. Celui-ci, nous expliqua un chasseur, chasse les palombes,

⁴ La tableau ci-joint représente le site, mais a été peint plusieurs années plus tard.

les ramiers au vol dans les champs et les forêts avec une grande adresse. Il est parfois utilisé en fauconnerie. J'étais assez triste de voir ce bel oiseau mort et je crois, sans me le dire, mes parents aussi. Mais il avait tué une poule, et à l'époque, on ne faisait guère de sentiments.

Peignant dans les promenades avoisinantes fort fréquentées à l'époque, il n'aimait pas trop la présence prolongée de badauds qui le regardaient peindre. Il avait une technique toute particulière pour s'en débarrasser. Reculant souvent pour voir l'effet que prenait son tableau, il s'arrangeait pour heurter franchement, avec palette et cache-poussière maculés de peinture, son « admirateur », faisant semblant de découvrir sa présence en s'excusant.

Il fallait que quelqu'un l'accompagne lorsqu'il allait peindre, le plus souvent moi, par la suite ma mère. Récemment rentré de la guerre, il avait fait une chute dans une cave par une trappe défoncée par les Allemands lors de leur occupation de la maison au début de la guerre. Cette chute avait occasionné un traumatisme assez important accompagné de vertiges et de pertes d'équilibre. Ma présence en fagne et en forêt le rassurait. Et quand ses troubles eurent disparu, l'habitude était prise. Je portais, enfant, son chevalet à trois pieds, d'innombrables fois rafistolé, dont il ne voulait pas se séparer simplement parce qu'il se dépliait en deux parties plutôt qu'en trois lors de son montage. Je me chargeais également à l'aller du châssis entoilé lorsqu'il n'était pas trop grand pour une taille d'enfant, tandis que mon père portait sa boîte à couleurs et sa palette, ses burettes d'huile de lin et de térébenthine, dans un sac à dos rectangulaire que j'ai toujours connu.

De nombreuses anecdotes ont meublé nos pérégrinations en forêt, parfois longues de plusieurs kilomètres. D'abord à l'aller, les nombreuses chutes de mon père, distrait par la recherche de son sujet, puis celles au retour dues à l'encombrement de la toile peinte, souvent d'un assez grand format, qu'il fallait prioritairement protéger des genêts, fougères et autres branches basses.

Plus âgé, pendant que mon père dessinait au fusain une rapide esquisse du sujet qu'il avait trouvé, je « faisais » sa palette, mettant dans un ordre convenu des peintres, de la droite vers la gauche, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, d'abord le blanc de zinc, puis les jaunes et les rouges, puis les terres : terre de Sienne naturelle, terre de Sienne brûlée, terre d'Ombre (n'associant pas cela à l'Ombrie, je restais perplexe à l'idée qu'on puisse faire une couleur avec de l'ombre), la laque carminée, qu'il utilisait beaucoup, puis le noir d'ivoire dans le coin supérieur gauche. Suivaient en descendant les différents bleus, puis les verts. Je me souviens du « vert permanent clair » et du « vert Véronèse » aux tons chauds.

Je trouvais les noms de toutes ces couleurs merveilleux. Il n'en reste pas moins que ces pérégrinations en forêt à accompagner mon père étaient loin de toujours m'amuser. J'aurais préféré, les jours de congé, retrouver mes copains de l'école de Nivezé, que d'attendre dans les fagnes de Malchamps ou la promenade des Artistes que le tableau soit terminé. Car mon père avait beau peindre rapidement, cela me faisait de trois à quatre heures à attendre, en m'occupant comme je le pouvais, construisant un « tipi » avec des branches d'épicéas ou faisant un barrage sur le ruisseau des Artistes. Car il ne fallait pas déranger l'artiste !

On pourra s'interroger sur le fait que je n'aie pas profité de la situation pour moi-même commencer à peindre. Disons le simplement, je n'avais, je crois, pas les talents de mon père. Et je pense que cela ne l'intéressait guère. Il y a bien eu l'un ou l'autre essai, qui se sont chaque fois mal terminés. N'en disons pas plus.

Lorsqu'il avait fini son tableau, mon père l'enlevait du chevalet puis le posait contre un arbre pour le voir différemment et, éventuellement, y apporter une dernière retouche. Ainsi en alla-t-il avec le tableau actuellement exposé au musée intitulé : *Après la bourrasque*, peint par un froid de canard dans les Vieilles Fagnes, derrière l'aérodrome en 1943. Il faisait tellement froid que mon père, sacrifiant une partie de son huile de lin et de sa térébenthine, rares et chères à l'époque, avait allumé un feu qui allait devenir un élément important de son sujet, non prévu au départ. Je garde septante ans plus tard le souvenir de ce feu que j'alimentais des branches d'épicéas que je trouvais alentour, mais surtout de la suite des événements. Le tableau terminé, à peine posé contre un tronc, un coup de vent survint qui renversa la toile « côté confiture » sur un lit d'épines de sapins, le désastre.

Malgré sa grande nervosité, mon père, après avoir secoué la toile, enleva patiemment avec son couteau de peintre les dizaines d'épines d'épicéas collées au tableau. Il en reste néanmoins deux, une dans le bas du tableau, l'autre dans la cime d'un épicéa, toutes deux enrobées de couleur.

Une autre anecdote de ce genre concerne un tableau qui a été donné au musée il y a quelques années par l'abbé Timmermans⁵. Comme je l'écrivais dans l'article consacré à cette donation, ce tableau, panorama de la fagne de Malchamps peint au début des années 1950, d'un assez grand format (1m50 x 80 cm) n'était pas terminé en fin de journée. Aussi pour éviter de transporter deux fois la toile, mon père décida-t-il de la laisser sur place jusqu'au lendemain, couchée dans la bruyère et fixée par quelques grosses pierres. La nuit ayant été claire, le tableau n'eut pas à souffrir. Mais malgré les repères pris la veille, et son format, il nous fallut un long moment avant de le retrouver.

⁵ Voir H.A.S. de juin 2006. *Retour aux sources [Don d'un tableau de René Toussaint au Musée de la Ville d'eaux]* par Jean Toussaint.

Assez individualiste, mon père peignit peu souvent avec ses collègues, qui, en revanche, passaient souvent par la Sauvenière, pour lui montrer leurs œuvres...et boire un verre en sa compagnie avant de redescendre à Spa, à pied bien évidemment.



« Après la bourrasque » par René Toussaint - Photographie M. Noé (Coll. Privée)

Parmi les peintres spadois, Ivan Huque et Albert Lejeune étaient ses amis les plus intimes bien que deux personnalités fort différentes.

Albert Lejeune était une personne assez expansive aimant la vie en société. Assez critique envers lui-même, très méticuleux, trop d'après mon père lui qui ne l'était guère, il demandait souvent conseil à celui-ci, qui lui reprochait de ne pas assez oser « salir » sa palette lorsqu'il peignait, disant que cela le bridait dans son travail. Un jour, hésitant à montrer à mon père le tableau qu'il venait de peindre, celui-ci lui demanda de voir la dite palette, qui s'avéra moins propre que d'habitude, et heureux hasard, le tableau était, de fait, plus expressif !

Ivan Huque, d'un naturel plus réservé, était le calme même. Sa personnalité artistique était plus affirmée. A la fin de sa vie – il vécut assez âgé – il plantait assez souvent son chevalet en bord de route au début de la promenade du Chastel, à tel point que les conducteurs du « Petit Train » faisant le célèbre « Tour des Fontaines » signalaient à leurs passagers sa présence. *Mesdames, messieurs, vous voyez à votre droite Monsieur Huque, le peintre spadois bien connu.*

Daniel Bourdouxhe et mon père avaient une estime mutuelle réelle, mais avaient aussi l'un et l'autre, disons-le, un caractère de cochon !

Un important concours de peinture avait lieu au casino à la fin des années 40, auquel participèrent les peintres spadois, mais aussi des peintres extérieurs à la ville. Aucun peintre spadois ne fut primé par un jury composé, je crois, d'artistes liégeois. Comme certains tableaux semblaient assez contestables à leurs yeux, Daniel Bourdouxhe proposa qu'à leur prochain salon collectif, les Spadois fassent, pour se moquer, un pastiche de certaines œuvres primées.

Arrive le vernissage. Un seul pastiche est exposé, signé Saint Tout, pseudonyme on ne peut plus clair. Le tableau fait beaucoup rire. Son auteur reçoit les félicitations de nombreuses personnes, dont ... Daniel Bourdouxhe, un peu mal à l'aise de n'avoir rien présenté, qui reçut en termes choisis les « félicitations » de mon père. Les reproches étaient un peu injustes, car Daniel Bourdouxhe hésitait rarement à payer de sa personne pour défendre une cause ou aider une personne qui lui semblait le mériter. Ils restèrent d'ailleurs, après cet épisode, de fort bons amis. La meilleure preuve, c'est à l'initiative de Daniel Bourdouxhe que la rétrospective des œuvres de René Toussaint eut lieu au Salon Gris du casino en 1972, moins d'un an après le décès de celui-ci le 20 octobre 1971.

Tous ces bons apôtres ne se prenaient pas trop au sérieux et « s'asticotaient » volontiers en commentant leurs œuvres toutes fraîches, en wallon le plus souvent, dans le style *Elles sont belles tes rodjès djotes* (Ils sont beaux tes choux rouges) à propos d'un tableau de bruyères où l'auteur avait un peu trop forcé sur le carmin, ou, pour relever un défaut de perspective dans la représentation d'un ruisseau ou d'un étang *Attincion, l'ewe va cori so les pavés* (Attention l'eau va couler) sur les pavés de la cuisine de la Sauvenière où il était posé.

Il arrivait parfois qu'il se joigne à ceux-ci (Albert Lejeune, Ivan Huque déjà cités, Edmond Xhrouet et d'autres) pour aller peindre un sous-bois entre la Sauvenière et la Géronstère.

Un jour ayant trouvé leur sujet, sans se gêner l'un l'autre, chacun se mit à peindre sauf Edmond Xhrouet, leur aîné, qui restait dubitatif. Interrogé par un de ses amis, il avoua chercher, non pas un sujet, mais un tronc suffisamment large et lisse pour y clouer la toile qu'il avait prise avec lui simplement roulée, sans s'encombrer d'un châssis et d'un chevalet. L'arbre enfin trouvé, il y cloua la toile avec un petit marteau et des clous de tapis, faisant une composition avec des éléments du paysage alentour. L'œuvre terminée, il décloua la toile, la réenroula telle quelle pour la monter enfin à la maison sur un châssis ad hoc.

Il arriva parfois dans les moqueries entre peintres que l'arroseur devienne l'arrosé.

Ainsi un peintre décédé il y a longtemps et dont je tairai le nom (ce n'était pas le plus doué de la ville) avait peint sur un morceau d'analit, je crois, le portrait de notre jeune roi Baudouin (nous sommes fin des années 50) au départ d'une photographie sur une boîte de biscuits de Beukelaer. Ses « copains » peintres lui ayant suggéré d'offrir son portrait en hommage au Roi, notre artiste, un peu ingénu, trouva l'idée bonne et envoya le tableau au Palais Royal aidé dans sa démarche par ses bons amis. Quelques temps après, il reçut une belle lettre du Maréchal de la Cour, avec l'expression des remerciements du Roi, auquel était joint un chèque de 5.000 ou 10.000 francs, j'ai oublié, une somme importante pour l'époque et en tout cas bien supérieure à ce que ses compères obtenaient le plus souvent pour leurs œuvres.

Je l'ai déjà dit, mon père a beaucoup peint pendant la guerre. C'est alors que sa personnalité s'est dégagée de l'influence de Vital Keuler, qui prenait ses quartiers chaque été à la Sauvenière depuis les années 30, dont il avait été l'élève, n'ayant par ailleurs fréquenté aucune école de dessin, ni de peinture.

Voici trois anecdotes liées à cette période de guerre dont la première aurait pu mal tourner.

Nous étions dans la fagne de Malchamps, mon père tenant dans sa main sa toile non encore peinte. Nous sommes alors survolés par un avion allemand, qui voyant la toile blanche fait demi-tour pour nous survoler à nouveau. Mon père entretemps déplie rapidement son chevalet et montre sa toile, ce que voyant le pilote de l'avion reprend son vol initial. J'étais alors un enfant de huit ans ne saisissant pas bien les choses, mais j'avais quand même compris, à la tête de mon père, que nous l'avions échappé belle.

A un moment, en 1943, je crois, mon père, avec d'autres dont notre voisin, le fermier Alphonse Dujardin, avait été réquisitionné pour garder les pylônes à haute tension venant de Malmédy et allant vers Liège par Hockai et Tiège. Je ne sais pas combien de temps durait la garde, mais c'était assez long avec des parties de nuit et des contrôles réguliers par des soldats allemands. Ces gardes étant assez fréquentes, mon père eut l'idée lumineuse de prendre avec lui son matériel pour peindre un sujet qu'il avait repéré près de

« son » pylône. Ce qui devait arriver arriva. Passage des contrôleurs allemands avec engueulade à la clef. Mon père, heureusement, parlait, sinon parfaitement la langue de Goethe, du moins un allemand mâtiné du patois de Mürringen, dont mon grand-père était originaire, expliquant qu'il pouvait surveiller le pylône en peignant un tableau et que, de toute façon, si des « terroristes » avaient voulu faire sauter le pylône, sans armes, il n'aurait pas pu faire grand-chose, ce qui fit sourire les contrôleurs qui le laissèrent terminer son œuvre.

Dernière anecdote liée à l'occupation allemande. Vers 1942, un officier allemand, SS de surcroît, venait parfois prendre une consommation à la Sauvenière admirant les tableaux exposés. S'étonnant que mon père parle allemand, celui-ci lui expliqua son origine. Et, notre officier, tout sourire, de lui proposer d'aller exposer en Allemagne. Nous étions à l'époque où le Reich, sûr de sa victoire, essayait de se présenter sous son meilleur jour en invitant des artistes étrangers à Berlin. Des peintres, écrivains et comédiens français célèbres se sont laissé prendre au piège. Refus poli de mon père, qui n'en menait pas large, expliquant qu'il lui était difficile, ancien combattant de plus, d'aller exposer en Allemagne pendant la guerre. Cet officier voulait, en outre, que mon père fasse son portrait. Nouveau refus non pas dû à un comportement patriotique, mais simplement parce que mon père n'était pas un portraitiste. Un ami peintre, présent pendant la discussion, accepta de faire le portrait et les choses en restèrent là.



L'hôtel-restaurant de la Sauvenière (Coll. Privée)

Les gardes forestiers, bûcherons et ouvriers de la forêt passaient à l'occasion « boire un verre » à la Sauvenière, hors saison, le plus souvent dans la cuisine. Les rapports étaient excellents entre les forestiers et mon père ... sauf lors du marquage des arbres dans les promenades avoisinantes. Les points de vue d'un garde forestier visant le rendement et celui d'un peintre privilégiant l'aspect esthétique, étaient forcément divergents. Mon père réussissait parfois à convaincre le garde ou l'ingénieur des Eaux et Forêts de l'époque, Ballon, pourtant craint pour sa sévérité avec les gens qui contrevenaient aux règlements, de laisser encore quelques années de répit au hêtre ou au chêne particulièrement décoratif menacé d'abattage. Parfois, c'était grâce à la connivence du chevalier de Thier, notre voisin de la villa la Sauvenière en amont de la source, créateur de la société de Spa-Monopole, que mon père obtenait qu'on ne coupe pas tel arbre. Il est arrivé aussi que j'aie moi-même « en service commandé » ramasser les éclats de martelage du forestier pour les recoller ou les reclouer au tronc. J'ai ainsi réussi à prolonger d'un ou deux ans la vie de mes protégés. Car l'« estale », comme on dit en wallon, finissait bien par tomber ou le garde forestier découvrait mon subterfuge !

S'il a exposé, outre Spa, à Verviers, Liège, Bruxelles, Charleroi et même Gand, mon père détestait les vernissages et les ronds de jambe qui les accompagnent souvent, de même qu'exposant en permanence dans la salle assez grande du café-restaurant de la Sauvenière, il laissait à ma mère le soin de vendre ses tableaux qui, pourquoi le cacher, nous apportaient un complément pécuniaire important.



La salle du café-restaurant de la Sauvenière (Coll. privée)

Cela donnait parfois lieu à des scènes dignes de Feydeau, répétées plusieurs fois au cours des années.

Des personnes s'adressant à mon père en tenue négligée, c'est un euphémisme, en train de balayer ou de ramasser les feuilles sur la terrasse conduisant à la source.

Les acheteurs : *Monsieur, les tableaux exposés sont-ils à vendre ?*

Mon père : *Oui, attendez j'appelle la patronne*

ou je ne suis pas de la maison

ou je suis le jardinier.

Ma mère vient donner les renseignements demandés. Les personnes achètent le tableau qui leur plaît. Mais le tableau récemment peint n'est pas signé ce qui, bien sûr, pose problème.

Ma mère : *Le peintre, en fait, est mon mari. Il va vous le signer.*

Les acheteurs : *Mais, alors on peut le voir*

Et le « jardinier » réapparaissait avec sa palette et son pinceau pour signer son œuvre ... et donner, involontairement, à ces personnes une histoire à raconter.

Devenu adolescent puis jeune adulte, je n'avais pas toujours des rapports idéaux avec mon père, mais il appréciait sans le dire mes avis à propos de sa peinture. Lorsque je rentrais à la maison souvent assez tard, mon travail se terminait alors à 20 heures, je trouvais dans la cuisine qui nous servait également de salle de séjour, implicitement soumis à mon appréciation, le tableau qu'il était allé peindre, alors accompagné de ma mère. Selon qu'il me plaisait plus ou moins, c'était une sorte de jeu, je le mettais tête en bas, de côté ou le laissais à la verticale dans le meilleur des cas.

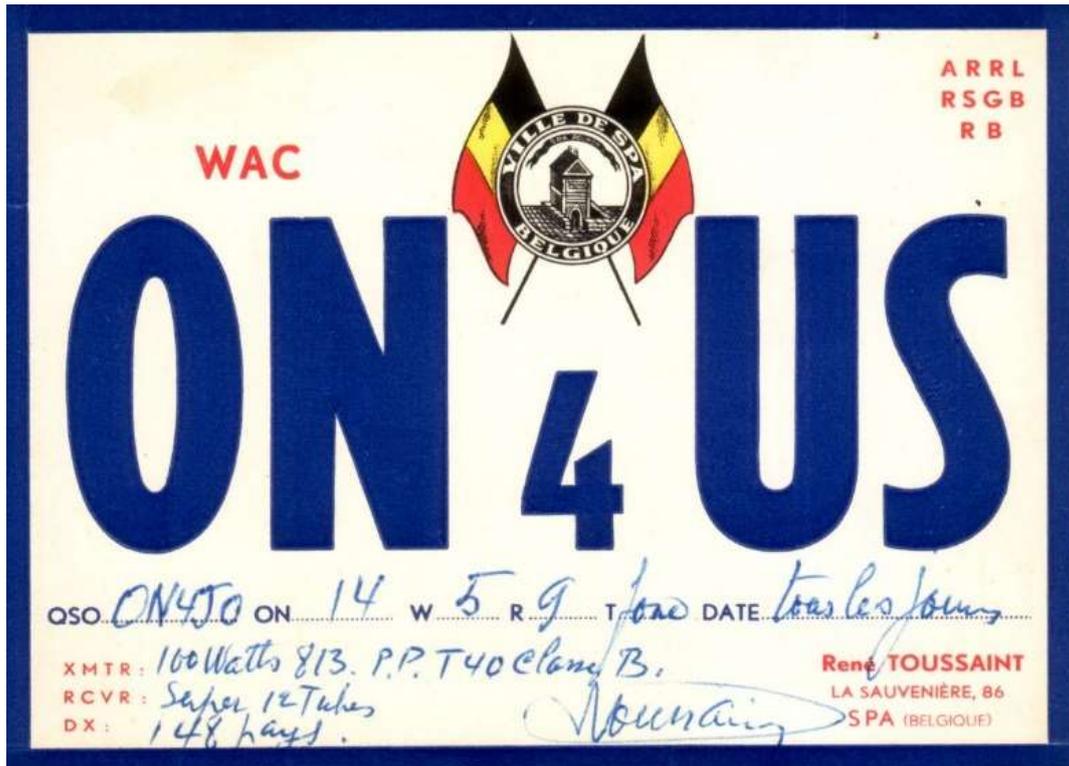
J'ai conservé quelques tableaux de mon père, dont ceux exposés cette année au musée et un des deux tableaux illustrant cet article ; certains un peu par hasard, d'autres parce qu'il voulait les garder comme le tableau de neige reproduit sur la carte de membre de 2014 et le tableau *Après la bourrasque* dont il a déjà été parlé. Il aurait pu vendre souvent ce dernier notamment au « Recteur Magnifique de l'Université de Louvain », c'était alors le titre officiel, Monseigneur Van Weyenberg, qui lui avait déjà acheté un premier tableau.

Je ne possède, cependant, pas de sous-bois d'été, sujet qu'il réussissait particulièrement bien et qu'il préférait peindre aux sous-bois d'automne. Quand je lui demandais de me garder tel tableau qu'il venait de peindre, il acquiesçait, mais un beau jour, je trouvais le tableau vendu. Aux regrets exprimés, j'avais toujours la même réponse *Oh, je t'en ferai bien un autre !*



Coll. privée (Photographie J. Lohest)

A vrai dire, s'il avait conscience de ses talents, il ne se prenait pas trop au sérieux et n'avait pas le souci de valoriser ses œuvres.



Carte QSL pour radio amateur (Coll. privée)

Sa vraie passion, en fait, était d'être radio amateur passion à laquelle il a consacré beaucoup de temps et ... d'argent.

Jean Toussaint

*

**

Vous voulez faire découvrir notre revue à vos amis !

N'hésitez pas, offrez leur un abonnement à la revue *Histoire et Archéologie spadoises*.

C'est un cadeau original, car *Histoire et Archéologie spadoises*, ce sont plus de 30 ans de parution, 157 numéros de 48 pages et plusieurs centaines d'articles originaux traitant de la petite et de la grande histoire de la Ville d'eaux et de ses alentours. Et c'est actuellement une revue en quadrichromie.

Mais avec cet abonnement, ce n'est pas seulement une revue trimestrielle que vous offrirez, mais aussi un libre accès aux expositions permanentes et temporaires pour l'année entière pour le titulaire de cet abonnement et sa famille (conjoint et enfants de moins de 15 ans).

Pour souscrire un nouvel abonnement, contactez le Musée de la Ville d'eaux (087 / 77.44.86 - info@spavillaroyale.be) ou Mme Juliette Collard, notre éditrice responsable, au 087 / 77.33.56.

Quand des éventails se déploient et s'attardent à ma table !

Envie et besoin de me rendre utile, échange avec Marcelle Laupies lors de l'une de nos balades mensuelles, entretien positif avec Marie-Christine Schils, quelques éventails mis en évidence pour l'exposition "Les Modes et Spa"bref, toutes les conditions étaient remplies pour entrer comme bénévole aux Musées de la Ville d'eaux.

J'ai donc été amenée à effectuer des recherches à propos d'une trentaine d'éventails appartenant aux collections du Musée.

Description, époque, origine, dimensions, état, photos, rangement, tels étaient les différents aspects à développer, chaque éventail faisant l'objet d'une fiche à répertorier dans l'inventaire du Musée.

Travail que j'ai immédiatement trouvé passionnant et instructif et dont voici un éventail !!!

Divers types d'éventails rencontrés:

Les **éventails brisés** sont constitués des seules lamelles (panaches et brins⁶).



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Eventail brisé en bois noir. Il s'ouvre en rosace et est décoré d'une guirlande de myosotis. Sa poignée est repliable.

(Fin 19^{ème} siècle)

⁶ Voir page suivante *Les parties de l'éventail*

La monture des **éventails pliés** soutient une feuille, parfois double, qui est le support de décors très variés.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Eventail plié, feuille en tissu noir décorée de quelques branches de glaïeul signées *Victor Paquay*.

(Fin 19^{ème} siècle)

Les **éventails en plumes**, essentiellement des plumes d'autruche.

Monture en nacre et bélière⁷ en laiton.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Les parties de l'éventail:

La **monture** de l'éventail est composée de deux lames extérieures « les panaches » et de lamelles ou « brins ». Ceux-ci sont en matière dure, pleine ou délicatement repercée (ivoire clair, corne, écaille, nacre, bois, os) et réunis entre eux par un ruban ou un fil.

⁷ Anneau de suspension



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Eventail de fiançailles ou de mariage à monture en nacre.

(Vers 1900)

Probablement un éventail de premier bal à monture en os.

(Début du 20^{ème} siècle)



Coll. Musée de la Ville d'eaux

La **feuille** en soie, peau, satin, papier, dentelle, coton, est peinte ou décorée ou encore rebrodée.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Eventail plié, feuille en dentelle de Chantilly, monture en écaille.

(Vers 1870)

Eventail plié, feuille en soie double face, monture en bois.
(Vers 1880)



Coll. Musée de la Ville d'eaux



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Eventail brisé, 20 lamelles en peau d'âne reliées par un ruban de soie, panaches en ivoire. C'est un éventail "carnet de bal" dont nous n'avons pas retrouvé le petit stylet.
(Vers 1820-1830)

La **bélière** est souvent décorée d'un gland garni de franges assorties.

Bélière en métal et gland de couleur crème.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Les décors

Paysages, scènes mythologiques, bibliques ou historiques, décors publicitaires, motifs floraux, médaillons, chinoiseries, scènes galantes, sujets de la vie quotidienne agrémentent la feuille qui peut être double.

Eventail brisé en bois décoré de scènes galantes collées sur des lamelles.

(Fin 19^{ème} siècle)



Coll. Musée de la Ville d'eaux



Eventail plié présentant en médaillon des scènes peintes sur soie.

(Fin 18^{ème} siècle)

Coll. Musée de la Ville d'eaux

Paillettes, pastilles, sequins⁸ font aussi partie du décor.

Eventail plié, feuille de gaze noire brodée de sequins argentés et bleus, brins et panaches décorés de paillettes.

(Vers 1900)



Coll. Musée de la Ville d'eaux



Les brins et panaches sont tantôt lisses, tantôt sculptés, reperçés (ajourés) ou gravés.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Eventail brisé à motifs ajourés.

(Fin 19^{ème} siècle)

Eventail brisé dont les brins et les panaches sont lisses.

(Fin 19^{ème} siècle)



Coll. Musée de la Ville d'eaux

⁸ Petit disque de métal doré ou argenté que l'on coud sur l'éventail.

Le langage de l'éventail⁹

<i>Le tenir dans la main droite face au visage:</i>	"Suivez-moi jeune homme"
<i>Le tenir dans la main gauche face au visage:</i>	"Je désire un entretien"
<i>Le poser contre l'oreille gauche:</i>	"Je désire que vous me laissiez tranquille"
<i>Le glisser sur le front:</i>	"Vous avez changé"
<i>Le faire tournoyer dans la main gauche:</i>	"Nous sommes surveillés"
<i>Le tenir dans la main droite:</i>	"Vous êtes trop entreprenant"
<i>Le faire glisser dans la main:</i>	" Je vous hais"
<i>Le faire tournoyer de la main droite:</i>	"J'aime quelqu'un d'autre"
<i>Le faire glisser sur la joue:</i>	"Je vous aime"
<i>Le présenter fermé:</i>	" M'aimez-vous?"
<i>Le faire glisser devant les yeux:</i>	" Je suis désolée"
<i>Toucher l'extrémité du doigt:</i>	" Je désire vous parler"
<i>Le poser immobile sur la joue droite:</i>	" Oui"
<i>Le poser immobile sur la joue gauche:</i>	" Non"
<i>Ouvrir et fermer: "</i>	"Vous êtes cruel"
<i>Le laisser pendre:</i>	"Nous resterons amis"

⁹ Extrait de *L'éventail à tous vents*, Louvre des Antiquaires, Paris 1989

S'éventer lentement:

"Je suis mariée"

Le poser sur les lèvres:

"Embrassez-moi"

Ouvert immobile:

"Attendez-moi"

Le porter ouvert de la main gauche:

"Venez me parler"

Le placer derrière la tête:

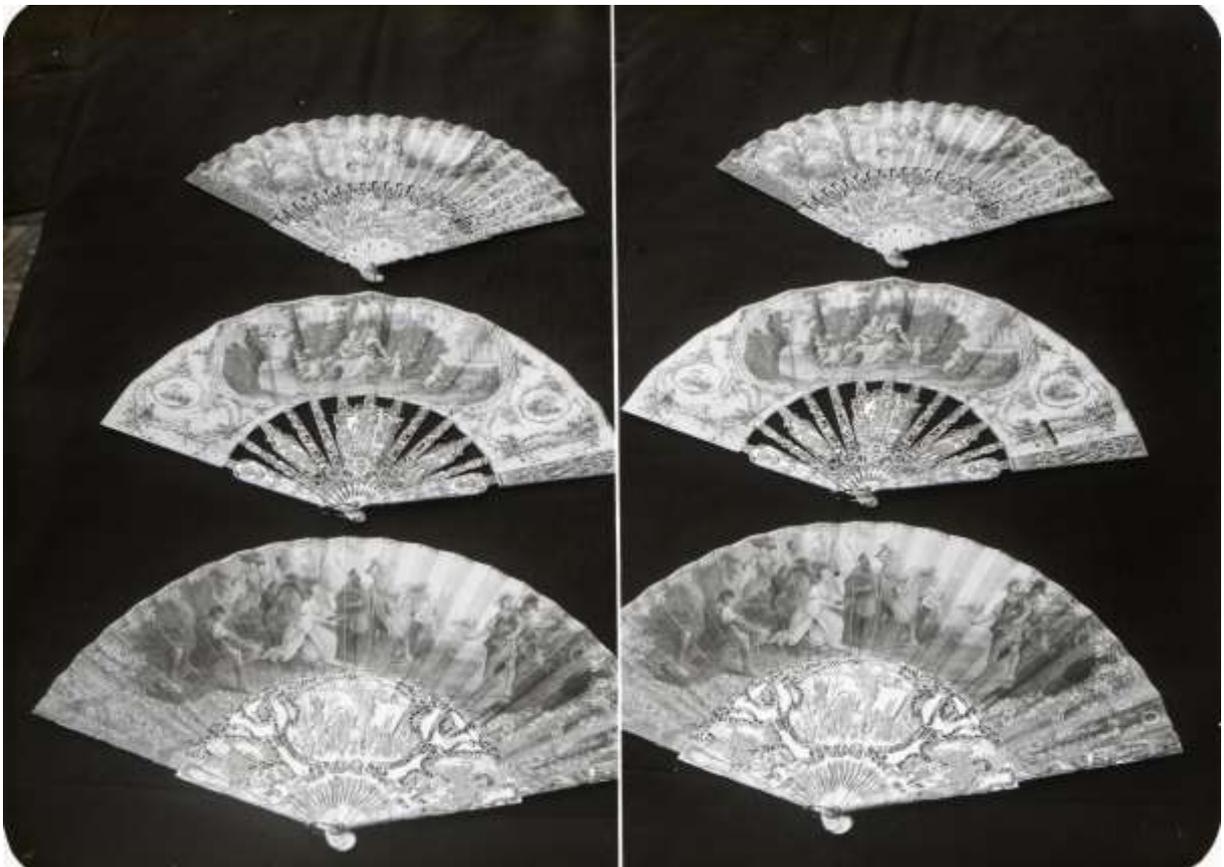
"Ne m'oubliez pas"

Avec l'auriculaire tendu:

"Au revoir"

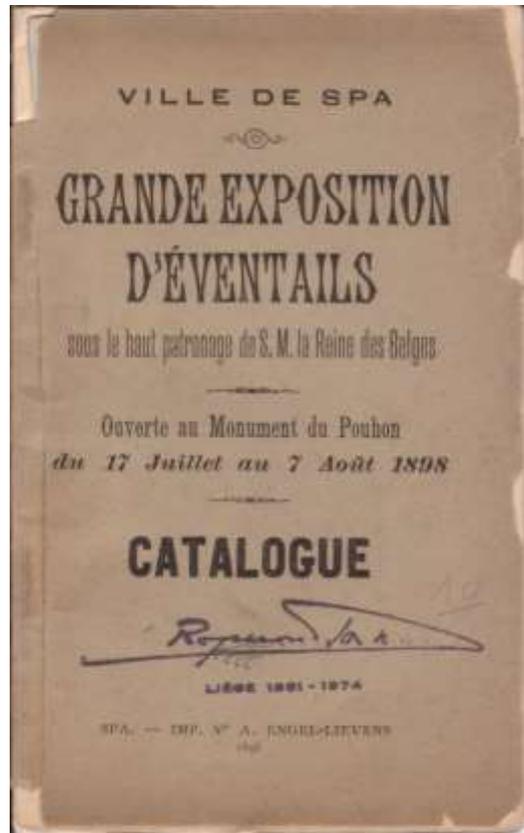
A propos de photos d'éventails retrouvées au musée:

Parmi les vues stéréoscopiques du *Fonds du Chastel*, Marcelle Laupies a trouvé quelques éventails ayant appartenu à *S.M. la Reine Marie-Henriette*.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Une "grande exposition d'éventails", *sous le haut patronage de S.M. la Reine des Belges*, s'est tenue au Monument du Pouhon du 17 juillet au 7 août 1898. Le musée détient le catalogue de l'exposition.



Coll. Musée de la Ville d'eaux

Bernadette Camus-Marique

Mes sources

Laetitia Georges pour « Fan d'éventails » (contact@fandeventails.com)

Caroline Esgain et Frédérique Bury pour « brucity.be » musée du costume et de la dentelle à Bruxelles.

M. et Mme de Spa, antiquaires à Spa

M. Benoît Legros, antiquaire à Verviers

Joconde : Portail des collections des musées de France

L'éventail à tous vents (Louvre des Antiquaires)

Illustrations

Photographies de Monique Noé à partir des éventails appartenant aux collections du Musée de la Ville d'eaux.

Spa Ville Lumière

Afin de compléter l'article paru dans notre revue n° 157 du mois de mars 2014, voici les quelques précisions données par Jean-Paul Henrard concernant les panneaux représentés sur les photos jointes.



Coll. privée

Ceux-ci ont été réalisés par Jean Henrard et son père. Ils ont servi de supports aux plans de la ville signalant les différentes manifestations de « Spa Ville Lumière ». Ces panneaux étaient fabriqués « double face » et garnis à chaque coin d'une fleur en tôle découpée. Ensuite, cette tôle était martelée pour lui donner le bombé nécessaire à la représentation de la fleur. Le cœur de ces fleurs était une ampoule éclairant le panneau.

Monique Poncelet



Coll. privée